

L'HOMME

AUX CONVENANCES,

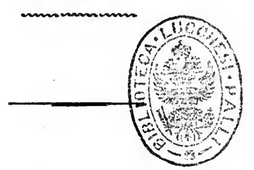
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR M. de JOUY;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre Français, le 13 Avril 1808.

PRIX : 24 sous.



A PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Editeur de pièces de théâtre et de musique, rue de l'Echelle, N.° 10.

1808.



PERSONNAGES.

CERFEUIL.	*M. Fleury.*
M.me De SURVILLE.	*M.me Talma.*
ADELE De SURVILLE, sa fille.	*M.e Volnais.*
FRANVAL, frère de Madame de Surville.	*M. Michot.*
VICTOR D'OLBREUSE, amant d'Adèle.	*M. Armand.*
DUBOIS, valet-de-chambre de Gerfeuil.	*M. Dazincourt.*
UN LAQUAIS.	

La Scène se passe à Paris, dans un salon de l'hôtel de Gerfeuil.

AVANT-PROPOS.

J'avais cru que le caractère, ou plus exactement, la manie d'un homme qui fait de l'étude et de l'observation des convenances les plus minutieuses de la société, la seule affaire de sa vie; qui se montre esclave de l'usage au point de lui sacrifier ses devoirs, ses affections, ses intérêts mêmes; j'avais cru, dis-je, que ce personnage, au milieu des oppositions dont on pouvait l'entourer, était susceptible d'effet dramatique; si ma pièce dépose contre mon opinion, je persisterai à croire que c'est moins la faute du sujet, que de la manière dont il est traité.

Un critique honnête et judicieux à l'opinion duquel je me rangerais d'autant plus volontiers, que la bonne-foi, le goût et la reflexion dirigent habituellement sa plume, s'est prononcé contre le titre de cette comédie. « *L'Homme aux convenances*, dit-il, ne peut être un homme ridicule » Cela est vrai au fond; l'homme qui observe les convenances n'est point ridicule; mais toutes les langues, et la nôtre plus particulièrement, adoptent des alliances, des arrangemens de mots qui donnent à la phrase entière une signification qui semble, à l'examen, ne pas résulter des mots

dont elle se compose ; et, sans chercher d'autres exemples, je ne pense pas que l'expression dont je me sers dans le titre de ma pièce, puisse avoir une autre acception que celle que je lui donne.

L'Homme à bonnes fortunes, l'Homme aux grands sentimens, l'Homme aux convenances enfin, ne peut s'entendre que d'un personnage auquel on suppose la prétention d'afficher quelques avantages, quelques qualités bonnes en soi, mais dont l'affectation devient un ridicule.

J'ai justifié mon titre ; je n'ai qu'un mot à dire sur ma pièce : elle n'a point eu de succès. J'en pourrais attribuer la cause à des circonstances tout-à-fait étrangères aux défauts de l'ouvrage ; je pourrais appeller tous les spectateurs impartiaux en témoignage des efforts d'un petit nombre de malveillans qui ne déguisaient ni le nom de ceux qui les employaient, ni le motif qui les faisait agir, mais la pièce est maintenant sous les yeux du public, c'est à elle d'accuser ou de justifier ses détracteurs.

L'HOMME AUX CONVENANCES,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERFEUIL *seul, en robe-de-chambre de soie, assis devant une table où il écrit.*

ARRANGEONS mon souper... Damis près de Valère...
Ce voisinage là pourra bien leur déplaire,
Mais de l'état, du rang, je cherche le rapport,
Et sans s'aimer beaucoup ils se conviennent fort;
C'est tout ce qu'il me faut... Voilà ma liste faite;
Chaque place est marquée, et la table est complette.
Mes parens y sont tous. (*Il se lève.*) Ils seront bien surpris
Quand ils sauront pourquoi je les ai réunis.
Oui, ce soir à souper, sans tarder davantage,
J'annonce hautement mon prochain mariage.
De ces Dames le deuil doit finir en ce jour,
Je puis donc à minuit déclarer mon amour...
Quel oubli! quel exemple en ce moment je donne!
Paraître ainsi vêtu dans le salon! Personne.

A cette heure, il est vrai, ne peut s'y présenter;
Je n'en ai pas moins tort, il faut se respecter.
Sachons pourtant ...(*Il appelle.*) Dubois! quel embarras extrême,
D'avoir le même jour un souper, un baptême,
Dix visites du soir: ... Dubois! ... Dubois! Dubois!

SCENE II.

GERFEUIL, DUBOIS.

DUBOIS.

J'accours, c'est que j'étais...

GERFEUIL.

A jouer, je le vois,
Dans l'antichambre, avec des laquais, je parie?

DUBOIS

On n'a pas là le choix d'une autre compagnie.

GERFEUIL.

Ce n'est pas votre place; on doit tenir son rang.
Pour un valet-de-chambre il est inconvenant
Que parmi la livrée on puisse vous surprendre.

DUBOIS.

De mon rang quelquefois je me plais à descendre
Et du poids des honneurs sachant me dégager,
Pour éviter l'ennui je veux bien déroger.

GERFEUIL.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire.

DUBOIS.

Monsieur sait pourtant bien....

GERFEUIL.

Je sais qu'il faut vous taire.

A-t-on soin chaque jour d'envoyer chez Valsaiu ?

DUBOIS.

Oui, monsieur; j'ai parlé moi-même au médecin :
Il dit que le malade....

GERFEUIL, *l'interrompant.*

Et Monsieur Villeneuve ?

DUBOIS.

Est mort.

GERFEUIL.

Vous me ferez écrire chez sa veuve.
La liste du portier ?

DUBOIS.

La voici.

GERFEUIL *lit.*

Montléard !
Ma visite est du cinq, il la rend un peu tard.
Sur la règle avec lui, c'est à tort qu'on insiste :
On sait trop qu'un marin n'est pas grand formaliste.
L'ex-inspecteur Verseuil !.. J'irai, j'irai le voir.
Le général Dormond ! je le verrai ce soir.
C'est tout ?

DUBOIS.

Votre avocat ne s'est pas fait écrire ;
Mais hier soir il vint, et, si j'ose le dire,
C'était pour annoncer...

GERFEUIL.

Tout ce que je savais.
Contre moi Dormainville a gagné son procès.

DUBOIS.

On dit que vous pouviez arranger cette affaire.

GERFEUIL.

Oui, sans doute, en allant trouver mon adversaire.

DUBOIS.

Mais en tout tems, je crois, il faut prendre le soin
D'aller trouver les gens, quand on en a besoin

GERFEUIL.

Ce Monsieur Dormainville est homme de finances,
Ses richesses n'ont point rapproché nos distances,
Et la forme exigeait qu'il vînt me prévenir.

DUBOIS.

Écoutez donc, Monsieur, à ne vous point mentir,
La forme s'est montrée un peu trop exigeante;
Elle vous coûte au moins deux mille écus de rente,
Et du train qu'elle y va; quelque jour, j'en réponds,
La forme finira par emporter les fonds.

GERFEUIL.

Nous verrons en appel; je ne l'en tiens pas quitte.
A-t-on été chercher mes cartes de visite?

DUBOIS, *les lui remet.*

Je les apporte.

GERFEUIL, *les regardant.*

Eh bien! n'avais-je pas raison?
Ce butord de graveur défigure mon nom.
Le *de* qui le précède est une particule,
Et ne doit pas s'écrire avec la majuscule.
Le bel effet que font ces deux mots réunis.
Il écrit de Gerfueil, comme on écrit *Denis*,
Et ma lettre à Victor?

DUBOIS.

Monsieur, je l'ai remise,
Et pour toute réponse, à ma grande surprise,
Il m'à dit que chez vous il se rendrait ce soir.

GERFUEIL.

C'est bien.

DUBOIS.

Ainsi monsieur consent à le revoir.

GERFEUIL.

Sans doute.

DUBOIS, *à part.*

C'est à quoi je ne m'attendais guères.

SCENE III.

GERFEUIL, Mad. de SURVILLE, DUBOIS.

Mad. de SURVILLE.

Mon cher Gerfeuil, je viens pour vous parler d'affaires.

GERFEUIL.

C'est vous ! mille pardons, je suis vraiment honteux,
Madame, en cet état de paraître à vos yeux.

Mad. de SURVILLE.

N'êtes-vous pas chez-vous?

GERFEUIL.

Permettez, je vous prie...

Mad. de SURVILLE.

Je suis de la maison... quelle cérémonie!
Vous devriez...

GERFEUIL.

Passer un habit plus décent.

Mad. de SURVILLE.

Eh! non, vous êtes bien.

GERFEUIL.

Il ne faut qu'un instant.
Allons vîte, Dubois... je suis à vous. (*Il sort.*)

SCENE IV.

Mad. de SURVILLE, *seule.*

Quel homme!
De ses civilités toujours il vous assomme.

Après tout, cependant, en blâmant cet excès,
Je le préfere encor à ces airs indiscrets,
A ce ton familier qu'un usage commode
Parmi nos jeunes gens cherche à mettre à la mode.
L'abus des deux côtés a des écueils divers,
Mais enfin je crains plus un défaut qu'un travers.
Oui, de tous les partis qui s'offrent pour Adèle,
Gerfeuil, à tous égards, est le plus digne d'elle.

SCENE V.

Mad. de SURVILLE, GERFEUIL, *en habit demi-paré.*

GERFEUIL.

Me voilà maintenant prêt à vous écouter.

Mad. de SURVILLE.

D'après ce que je vois, je commence à douter
Si je ne devrais pas, dans l'exacte étiquette,
Pour causer avec vous faire une autre toilette.

GERFEUIL.

Vous plaisantez, madame.

Mad. de SURVILLE.

Eh bien! l'aimez-vous mieux?
Je vous dirai, mon cher, d'un ton plus sérieux,
Que l'amitié, toujours, voit avec quelque peine,
Ce qui sent trop l'apprêt, la contrainte ou la gêne,
Qu'elle ne compte point chaque pas qu'elle fait,
Et qu'un peu moins poli vous deviendrez parfait.

GERFEUIL.

Je ne puis m'offenser d'un reproche semblable,
Et je ne vois pas bien en quoi je suis blâmable;

D'observer avec soin des usages reçus,
De rendre et d'exiger les égards qui sont dus,
De me montrer, en tout, fidèle aux bienséances,
D'asservir ma conduite au joug des convenances,
Et lorsque du bon ton chacun brave les lois,
De me croire permis de soutenir ses droits.

Mad. De Surville.

D'accord! mais de ces droits qu'à tort sans doute on brave.
Moi, je ne voudrais pas qu'on se rendît esclave,
Qu'on leur sacrifiât de vrais engagemens,
De plus chers intérêts, de plus doux sentimens:
Je pense que souvent il faut que l'on néglige
Mille petits détails lorsque le cœur l'exige;
Pour la rendre plus forte, enfin qu'il faut savoir
N'étendre pas trop loin la chaîne du devoir.
Cela dit en passant, et parlons d'autre chose:
De mon séjour ici la véritable cause
De vous seule est connue; à tout autre je dis,
Comme vous le savez, que je suis à Paris
Exprès pour recueillir un brillant héritage,
[Où je n'ai pas trouvé les frais de mon voyage.]
Ce détour mal-adroit ne saurait plus long-tems
Dérober mon projet à des yeux pénétrans.
Et rien n'empêche enfin que je ne le publie:
Ma fille a dix-sept ans; elle est riche, jolie;
On demande sa main, et je veux, entre nous,
Avant de m'éloigner lui choisir un époux.

Gerfeuil, *d'un air important.*

Si vous m'abandonnez le soin de cette affaire,
Il ne vous reste plus de recherches à faire;
J'ai trouvé pour Adèle un excellent parti,
Un homme à qui le Ciel semble avoir départi

Tout ce qu'en pareil cas, la mère la plus tendre,
Dans l'époux de sa fille a le droit de prétendre :
Un nom assez connu, du bien, un certain rang...

Mad. DE SURVILLE, *finement.*

J'ai quelque idée aussi que les liens du sang
A cet homme déjà nous unisseut.

GERFEUIL.

Peut-être.

Mad. DE SURVILLE.

Ce peu de mots suffit, et je crois le connaître.
Sa recherche me plait, j'approuve son amour,
Mais ce n'est pas assez, il faudrait qu'à son tour
Ma fille l'approuvât.

GERFEUIL.

Madame, je l'espère.

Mad. DE SURVILLE.

Et moi je le desire, ainsi plus de mystère,
Parlez-moi franchement.

GERFEUIL.

Le plus puissant motif
A pu seul retarder un aveu décisif.
Ce jour doit mettre un terme à mon impatience ;
C'est demain le dix-huit, je romprai le silence.

Mad. DE SURVILLE.

Vous verrez que l'usage a désigné le jour
Où, sans se compromettre, on peut parler d'amour.

GERFEUIL.

Pourquoi pas ?

M. SURVILLE.

Je veux bien pour mon compte y souscrire ;
Mais comme votre amie il faut pourtant vous dire
Qu'au joug de l'étiquette où vousêtes soumis
D'ordinaire l'amour n'attache pas grand prix.

GERFEUIL.

L'amour a tort.

Mad. DE SURVILLE.

Oui, mais il n'est pas formaliste.

GERFEUIL.

Enfin j'ai mes raisons...; voulez-vous voir ma liste...
Du souper de ce soir... j'y pourrai joindre encor,
Si vous le desirez...

Mad. DE SURVILLE, *regardant le titre.*

Quel est donc ce Victor?

GERFEUIL.

C'est ce jeune cousin... vous savez?...

Mad. DE SURVILLE.

Il me semble
Que, depuis plusieurs mois, tous deux brouillés ensemble
Pour de bonnes raisons vous ne vous voyiez plus...

GERFEUIL.

Sans doute, mais il est des usages reçus
Que l'on doit respecter.

Mad. DE SURVILLE.

C'est fort bien; mais ma fille...

GERFEUIL.

Permettez... il s'agit d'un souper de famille,
Et je ne pouvais pas...

Mad. DE SURVILLE.

Choisir plus gauchement
Le motif et le jour d'un raccommodement.
Adèle et ce Victor se sont vus chez mon frère;
Il s'en fit remarquer, et parvint à lui plaire:
Vous le saviez si bien que c'est vous dans le tems
A qui je m'adressai ponr les renseignemens,
Et que vos seuls avis dirigeant ma conduite
M'ont fait de ce jeune homme éviter la poursuite.

Pourquoi donc aujourd'hui ranimer leur espoir ?
Pourquoi leur procurer les moyens de se voir ?

GERFEUIL.

L'usage le voulait ; mais je dois vous apprendre
Que, sans aucun danger, vous pouvez condescendre
A revoir mon cousin.

Mad. DE SURVILLE.

Serait-il marié ?

GERFEUIL.

Pas encor : mais du moins il est si bien lié
Qu'il ne peut maintenant faire un pas en arrière :
C'est un parti sortable, une riche héritière...

FRANVAL, *à Dubois, à la porte.*

J'entrerai bien sans toi.

DUBOIS.

Mais, Monsieur...

FRANVAL.

Quel

Mad. DE SURVILLE.

Mon frère ! se peut-il ?

GERFEUIL, *sortant.*

Je vous laisse avec lui.

SCENE VI.

Mad. De SURVILLE, FRANVAL, *en habit de Gentilhomme campagnard.*

FRANVAL.

Bonjour, ma chère sœur ! (*il l'embrasse.*)

Mad. DE SURVILLE.

Quel dessein vous amène ?

FRANVAL.

Toi seule ; et du plus loin, ma foi, qu'il me souvienne,
Retiré dans mon gîte, à Montfort-Lamauri,
Depuis plus de quinze ans je n'en suis pas sorti.

Mad. DE SURVILLE.

Ce lieu n'est pourtant pas...

FRANVAL.

Ma foi, ne t'en déplaise,
On y vit bien, très-bien, sur-tout fort à son aise.
Notre ville est jolie, et tous les habitans,
Tous, sans exception, sont de fort bonnes gens :
Ils ne forment entre eux qu'une même famille ;
Mais à propos de ça, parlons donc de ta fille :
Tu vas la marier ; elle est bien jeune encor,
Et je regrette, moi, notre petit Victor.

Mad. DE SURVILLE.

Votre amitié pour lui m'avait presque séduite ;
Mais j'ai pris sur ses mœurs, son bien et sa conduite
Des informations près d'un de ses parens;
Les résultats n'ont pas été satisfaisans.

FRANVAL.

Du parent le rapport est peut-être infidèle ?

Mad. DE SURVILLE.

Il me vient de Gerfeuil à qui je donne Adèle.

FRANVAL.

De Victor il est clair qu'il aura dit du mal,
Et tu ne devais pas consulter un rival.

Mad. DE SURVILLE.

Lorsque sur son cousin, Gerfeuil en confidence,
Et par pure amitié m'écrivit ce qu'il pense,
Il n'avait sur ma fille encore aucun projet ;
Après tout, ce parti convient mieux en effet ;
Un beau nom, de grands biens...

FRANVAL.

Allons, c'est ton affaire;
Et tu dois mieux que moi savoir ce qu'il faut faire.
A quand la nôce ?

Mad. DE SURVILLE.

Mais je ne puis l'indiquer,
Notre amant jusqu'ici ne veut pas s'expliquer.

FRANVAL.

La raison ?

Mad. SURVILLE.

Oh ! mon Dieu . sans en être certaine
A quelques mots, déjà, j'ai deviné sans peine
Le bizarre motif qui fait taire Gerfeuil.
Il attend, pour parler, la fin de notre deuil ;
Et, comme c'est, je crois, aujourd'hui qu'il expire,
Je pense qu'à souper...

FRANVAL.

Allons donc, tu veux rire.

Mad. DE SURVILLE.

Non, sérieusement.

FRANVAL.

C'est une chose à voir,
Parbleu pour lesouper je m'invite ce soir.

SCENE VII.

Les Mêmes, GERFEUIL.

GERFEUIL.

Suis-je de trop?

Mad. DE SURVILLE, *présentant Gerfeuil à son frère.*

Jamais... Monsieur Gerfeuil, mon frère
Dont je vous ai parlé, notre ami bien sincère,
Qui peut-être bientôt nous tiendra de plus près,
Et qui veut bien chez lui nous loger.

FRANVAL.

Si jamais
Monsieur vient à Mont-fort nous lui ferons justice:
Le maître et le château sont à votre service.
Ma sœur m'a tout conté. — [*Il lui prend la main.*]

GERFEUIL, *d'un ton froid.*

Mille remercimens!

FRANVAL.

Ce ne sont pas ici de fades complimens:
Il faut venir me voir; si vous aimez la chasse
Vous ne voudrez jamais abandonner la place:
Equipage complet, des chevaux excellens,
Gibier de toute espèce et trente chiens courans
D'une race admirable et tellement choisie
Qu'ils n'ont pas pris le change une fois en leur vie.

GERFEUIL.

Je ne chasse jamais.

FRANVAL.

Je vous plains de bon cœur.
Vivre et ne pas chasser ! ... ah ! ça, dis-moi, ma sœur,
Je viens pour t'embrasser, pour embrasser ma nièce,
Et demain je m'en vas.

Mad. DE SURVILLE.

Qu'est-ce donc qui vous presse?

FRANVAL.

Le besoin de revoir mes Pénates chéris :
On ne respire pas à son aise à Paris.
Admire qui voudra cette masse de pierre,
Ce labyrinthe obscur de boue et de poussière;
C'est peut-être fort beau, mais j'aime mieux les champs.

GERFEUIL.

La campagne, sans doute, a bien ses agrémens,
Pendant deux ou trois mois sans peine on peut y vivre.

FRANVAL.

Pendant deux ou trois mois? ...

GERFEUIL.

Oui, quand on se fait suivre
De tout ce qu'on n'a pas dans ce séjour vanté :
Par exemple, à Gerfeuil je passe tout l'été;
Mais j'ai soin d'y mener nombreuse compagnie;
Nous avons des concerts, des bals, la comédie;
Si bien qu'en oubliant qu'on a fait le chemin,
On peut se croire encore au fauxbourg St.-Germain.

FRANVAL.

Mais que n'y restez-vous? cela serait plus sage;
Vous gagneriez au moins tous les frais du voyage.

Quant à moi de Gerfeuil me voilà revenu.

GERFEUIL, *à part.*

Je ne me souviens pas de l'avoir retenu.

FRANVAL, *à Gerfeuil.*

Ma sœur, de vos projets m'a touché quelque chose.

GERFEUIL.

Je n'ai rien dit, je crois....

FRANVAL.

Non, et j'en sais la cause.
Mais tout peut s'arranger : à vrai dire, entre nous,
Ma nièce est pourtant bien, un peu jeune pour vous.

GERFEUIL.

Mais mon âge, Monsieur...

FRANVAL.

Se devine sans peine,
Oui, vous devez avoir au moins la quarantaine;
On est plus respecté, si l'on est moins chéri,
Et c'est un très-bel âge encor pour un mari,
Surtout s'il a du bien; vous en aurez de reste,
Je le crois fermement, mais on vous le conteste:
On parle de plaider; quel qu'en soit le succès,
Le plus riche n'a rien la veille d'un procès.
Pour prévenir le mal je sais ce qu'il faut faire.
Le ministre de qui dépend seul votre affaire,
Est mon intime ami : j'irai dès aujourd'hui,
Et j'espère pour vous terminer avec lui.

GERFEUIL.

Monsieur...

RANVAL.

C'est entendu... Je ne vois pas Adèle:

Mad. DE SURVILLE.

Je vais l'appeller.

FRANVAL.

Non, non, conduis-moi près d'elle,

Et de-là nous irons...

GERFEUIL.

Je desire savoir
Où demeure Monsieur.

FRANVAL.

Pourquoi ?

GERFEUIL.

Mais pour vous voir
Chez vous.

FRANVAL.

Bah ! dès demain puisqu'il faut que parte,
Je courrai tout le jour.

GERFEUIL.

Je laisserai ma carte

FRANVAL.

Je la tiens pour reçue et la visite aussi :
Franchement, voulez-vous que je revienne ici ?
Trève de complimens, je ne les aime guère ;
Je n'en demande pas, et je n'en sais pas faire.
Rendons à nos amis de véritables soins,
Servons-les davantage, et visitons-les moins ;
Je reviendrai souper.

[*Mad. de Surville et Franval sortent*]

SCÈNE VIII.

GERFEUIL, *seul.*

Voilà ce qu'on appelle
Des seigneurs campagnards le plus parfait modèle,
De ces hommes tout ronds qu'en termes obligeans,
Nous sommes convenus de nommer bonnes gens :
Bonnes gens, soit : pourvu que le Ciel m'en préserve !

Depuis qu'il est entré de sang froid je l'observe,
Et dans moins d'un quart-d'heure, il a, tout bien compté,
Manqué cinq fois de suite à la civilité.
Sans se faire annoncer, Monsieur fait sa visite;
A souper sans façon de lui-même il s'invite;
Il me prend par la main, quoiqu'ami fort nouveau,
Et devant une femme il garde son chapeau;
Enfin pour dernier trait.

DUBOIS.

Monsieur Victor Dalbreuse.

SCÈNE IX.

GERFEUIL, VICTOR.

VICTOR.

Je saisis, mon cousin, la circonstance heureuse
D'une invitation dont je sens tout le prix
Pour revoir un parent que j'honore et chéris.

GERFEUIL.

Un tel empressement doit sans doute me plaire,
Et sur vos torts passés il me rend moins sévère.

VICTOR.

Mon Dieu! vous me voyez prêt à les réparer;
Mais avant tout pourtant, je dois le déclarer;
Je ne sais vraiment pas de quoi je suis coupable.

GERFEUIL.

Ah! vous ne savez pas! l'excuse est admirable,
Je suis l'aîné, je crois?

VICTOR.

Je n'en suis pas jaloux.

GERFEUIL.

Dans le monde je tiens un autre rang que vous?

VICTOR.

Sans doute.

GERFEUIL.

Il est reçu qu'en toutes circonstrances
C'est à l'inférieur à faire les avances ?

VICTOR.

Je le sais.

GERFEUIL.

Dans ce cas vous me direz pourquoi
Je ne vous ai pas vu le jour de l'an chez moi,
Ou la veille plutôt, car la règle est formelle
Entre parens ?

VICTOR.

Quoi ! c'est pour cette bagatelle ?...

GERFEUIL.

Pour un tribut, Monsieur, que j'ai droit d'exiger.

VICTOR.

Je ne m'attendais pas qu'un motif si léger...

GERFEUIL.

Léger ! vous parlez bien en homme de votre âge
Qui n'a point réflechi, que les formes, l'usage,
Que tous ces petits soins négligés aujourd'hui,
De la société sont le plus ferme appui.

VICTOR.

Quoique vous en disiez, j'aurai peine à me croire
Coupable, en y songeant, d'une action bien noire,
Pou n'être pas venu, par un oubli fatal,
Vous faire, à certain jour, un compliment bannal;
C'est aussi, mon cousin, se montrer trop sévère:
Mon cœur, vous le savez, vous aime, vous révère:
Les sentimens sont bons; que vous faut-il de plus ?...
L'amitié doit savoir dédaigner un abus.

GERFEUIL.

Tous ces grands mots vraiment ne m'en imposent guère.
C'est à l'abus d'abord qu'on déclare la guerre;

Mais l'usage y tenait, on le laisse décheoir;
Et l'usage détruit entraîne le devoir.
Voilà, Monsieur, comment avec de belles phrases
De la société l'on sappe enfin les bases.

VICTOR.

Je ne soupçonnais pas un si terrible effet.

GERFEUIL.

On ne sait jamais bien tout le mal que l'on fait.

SCÈNE X.

GERFEUIL, VICTOR, ADÈLE.

ADELE, *sans voir Victor.*

Maman vient de sortir, Monsieur, et...

VICTOR, *avec la plus grande surprise.*

C'est Adèle!

ADELE, *à part, reconnaissant Victor.*

Je ne me trompe pas? c'est lui.

GERFEUIL, *regardant Adèle avec attention.*

Mademoiselle,
Me pardonnerez-vous si j'ose critiquer
Ce qu'en vous, à l'instant, je viens de remarquer;
Monsieur, tout comme moi, l'a vu je le parie?

VICTOR, *avec embarras.*

Moi, non vraiment!

ADELE, *à part.*

Je sens que je me suis trahie.

GERFEUIL.

Je n'ai pas eu besoin de faire un grand effort:
Le contraste est choquant, et m'a frappé d'abord.

ADELE, *avec un grand embarras.*

Je ne m'en cache pas, Monsieur; je suis surprise.

GERFEUIL, *à Adèle.*

Ne vous tourmentez pas; ce n'est qu'une méprise...
Mais enfin rien n'échappe à mon premier coup-d'œil:
(*En s'approchant d'un air mystérieux, et lui montrant sa colerette.*)
On ne porte jamais de dentelles en deuil.

ADELE, *revenue de son embarras.*

Quoi! ... c'est cela? ...

VICTOR.

Quel art pour saisir les nuances!

GERFEUIL.

Non; c'est tout simplement l'instinct des convenances.

DUBOIS *entre, à Gerfeuil.*

Quelqu'un vient de la part de Monsieur de Franval
Pour vous parler.

GERFEUIL.

Qu'il entre.

DUBOIS.

Il ne peut.

GERFEUIL.

Quel mal?

DUBOIS, *gravement.*

Non, il n'est pas vêtu de manière à prétendre
Aux honneurs du salon.

GERFEUIL, *dédaigneusement.*

Eh bien! il peut attendre.

DUBOIS.

J'en ai jugé de même en le voyant; aussi
Depuis une grande heure il attend, Dieu merci;
Mais il n'en démord pas.

GERFEUIL.

J'y vais.

VICTOR.

Moi je vous laisse.

GERFEUIL, *le reconduisant.*

Je suis désespéré; mais cet homme me presse.

VICTOR.

D'excuse auprès de moi vous n'avez pas besoin.

GERFEUIL.

A ce soir à souper.

VICTOR.

N'allez donc pas plus loin.

GERFEUIT, *à Adele en sortant.*

Pardonnez.

SCÈNE XI.

ADELE, VICTOR.

ADELE, *regardant du côté où Victor est sorti.*

Il s'en va.

VICTOR *revenant avec précipitation.*

Je reviens chère Adèle.

ADELE, *d'un ton piqué.*

Et moi je sors, Monsieur.

VICTOR, *avec surprise*

Quelle fierté cruelle.

Quand mon cœur s'abandonne au plus flatteur espoir,
Quand un hasard heureux me permet de revoir
Celle que j'adorais en dépit de l'absence.

ADELE, *très-piquée.*

Bénissez le hasard qui vous rend sa présence;
Mais à ce hasard-là, je ne prends point de part;
Non, Monsieur, je ne veux rien devoir au hasard.

VICTOR.

Cet accueil, je l'avoue, a droit de me surprendre,
Et si vous m'écoutiez...

ADELE.

Je ne veux rien entendre.
Vous prodiguez ici des discours superflus :
Je suis déterminée...

VICTOR, *avec humeur.*

Eh bien ! n'en parlons plus...
Je conçois vos raisons ; adieu, je me retire.

ADELE, *allant vers lui.*

Vous faites bien... d'ailleurs que pourriez-vous me dire
pour vous justifier ?

VICTOR, *revenant avec précipitation.*

Tout ce que votre cœur,
Si vous m'aimiez encor, dirait en ma faveur :
Que j'ai fait loin de vous tout ce que j'ai pu faire :
Penser à vous sans cesse, écrire à votre mère,
De sa prévention subir l'injuste loi.
Et presque sans espoir vous conserver ma foi.

ADELE.

Sur vos lettres ma mère a gardé le silence.

VICTOR.

Sa réponse a détruit ma plus chère espérance.

ADELE.

Mais depuis plus d'un mois nous sommes à Paris.
Et chez votre cousin !

VICTOR.

Qui me l'aurait appris?
Voilà bientôt un an qu'une folle querelle
Nous avait séparés ; deviez-vous croire, Adèle,
Que rien pût loin de vous retenir mon ardeur,
Si j'avais un moment soupçonné mon bonheur ?

ADELE.

Vous m'aimez donc toujours?

VICTOR.

Jugez de ma tendresse;
Depuis plus de six mois ma famille me presse,
Me force de conclure un hymen, dont les nœuds,
De tout autre, sans doute, aurait comblé les vœux:
Vous étiez loin de moi; j'avais tout lieu de craindre
Qu'à ne me voir jamais on eût pu vous contraindre.
Eh bien! j'ai résisté; d'un piège séducteur
Le souvenir d'Adèle a préservé mon cœur.
Mais vous, que dois-je enfin penser de ce voyage?

ADELE.

Nous venons recueillir le petit héritage
D'un parent éloigné: si j'en crois mes soupçons,
Ma mère peut encore avoir d'autres raisons...

VICTOR.

Vous m'y faites penser: c'est lui qui nous rassemble.

ADELE.

Qui? lui!

VICTOR.

Gerfeuil et moi nous étions mal ensemble,
Nous ne nous voyons plus... et cependant c'est lui
Qui revient le premier... qui m'invite aujourd'hui....
Ne se pourrait-il pas?... rien de plus vraisemblable;
C'est un beau procédé dont il est bien capable:
Gerfeuil à votre mère aura parlé pour moi?

ADELE.

En y réfléchissant moi-même, je le croi:
Elle ne s'est jamais clairement expliquée,
Mais une chose sûre et que j'ai remarquée,
C'est qu'ils ont des projets... Ce bon monsieur Gerfeuil...
Moi qui ne l'aimais pas!.. sur le premier coup-d'œil

Je vois bien qu'il ne faut jamais juger personne.
Une nouvelle encor qu'il faut que je vous donne,
C'est que mon oncle vient d'arriver.

VICTOR.

Quel bonheur!
Il m'aime, je le sais, il est mon protecteur.
Où puis-je en ce moment le voir?

ADELE.

Au ministère.
De votre ami Gerfeuil il termine l'affaire.

VICTOR.

Je vole sur ses pas.

ADELE.

Faites en sorte au moins
Que je puisse avouer le succès de vos soins.

VICTOR.

Ah! je suis bien changé! comptez sur ma prudence.

ADELE.

Voici ma mère!

VICTOR.

Ciel!

SCENE XII.

VICTOR, ADELE, Mad de SURVILLE.

Mad. de SURVILLE, *sévèrement.*

Ma fille, en mon absence,
De pareils entretiens sont au moins déplacés.

ADELE.

Mais c'est monsieur Victor, maman...

Mad. de SURVILLE.

C'en est assez.
Adèle, éloignez-vous. (*Elle sort avec inquiétude.*)

SCENE XIII.

Mad. de SURVILLE, VICTOR.

VICTOR.

Je le vois avec peine;
Madame, mon aspect vous déplaît et vous gène.

Mad. de SURVILLE.

Il me surprend du moins.

VICTOR.

Par Gerfeuil invité,
Sur mon bonheur ici je n'avais pas compté;
C'est à lui qu'en ce lieu s'adressait ma visite,
Mais d'un hazard heureux souffrez que je profite,
Pour apprendre de vous à quels torts inconnus
Je dois attribuer le plus cruel refus:
Je ne crois pas me voir d'un œil trop favorable,
Et cependant...

Mad. de SURVILLE.

Monsieur, vous êtes très-aimable;
Pour mille dons brillans, par-tout fêté, chéri....
Mais ce n'est pas assez pour faire un bon mari.
Il est des qualités qui sont le fruit de l'âge;
Elles seront peut-être un jour votre partage;
Mais ce tems là pour vous n'est pas encor venu.

VICTOR.

Je puis désabuser votre esprit prévenu.
J'ai mes preuves...

Mad. de SURVILLE.

Pourquoi cette tardive enquête,
Lorsque d'un autre hymen le nœud pour vous s'apprête?

VICTOR.

Ce nœud je l'ai rompu, madame.

Mad. de SURVILLE.

Je vous crois;
Mais pour ma fille enfin j'ai fait un autre choix.

VICTOR.

Je conserve du moins un espoir légitime;
C'est en vain qu'on voudrait m'enlever votre estime,
Je crois la mériter; mes amis, mes parens
Près de vous sur ce point deviendront mes garans.
Vous estimez Gerfeuil?

Mad. de SURVILLE.

Beaucoup, à plus d'un titre.

VICTOR.

Eh bien, entre nous deux, prenons-le pour arbitre.

Mad. de SURVILLE.

Vous choisissez fort bien votre médiateur.
Prenez garde pourtant car il n'est pas flatteur.

VICTOR.

N'importe, et si madame à l'instant veut permettre
Qu'il s'explique...

Mad. de SURVILLE.

Non pas, j'aime mieux une lettre.
On regarde à deux fois à ce qu'on écrira.

VICTOR.

Mon cousin me connaît et me justifiera.

Mad. de SURVILLE.

Ce qu'on m'a dit, monsieur, de votre coractère,
Ne peut effaroucher que le cœur d'une mère;
On peut être inconstant, prodigue, un peu joueur
Sans cesser pour cela d'être un homme d'honneur.

VICTOR.

Un rival a formé le projet de me nnire.
Quelqu'en soit le succès, c'est à moi détruire
par des faits avérés les rapports odieux
Dont sa haine a voulu me noircir à vos yeux,
Et c'est à quoi je vais travailler sans relache. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

MAD. DE SURVILLE, GERFEUIL.

Mad. de SURVILLE, *d'abord seule.*

Le jeune homme s'impose une bien forte tâche!
(*à Gerfeuil qui entre.*)
Eh quoi! c'est encor vous; mais Franval vous attend.
Il ne finira rien si vous n'êtes présent.

GERFEUIL.

Je ne puis; ma journée est prise toute entière;
Je suis même obligé de laisser en arrière.
Un service funèbre où j'étais attendu;
Mais comme à la même heure il faut être rendu
Pour le baptême, j'ai, dans cette circonstance,
A notre nouveau né donné la préférence.

Mad. de SURVILLE.

C'est trop juste, les morts ne sont pas exigeans,
Et l'on doit, après tout, plus d'égards aux vivans:
Mais ce qu'on doit à soi, c'est d'être raisonnable,
Et vous ne l'êtes pas.

GERFEUIL.

En matière semblable,

Il faut...

Mad. de SURVILLE.

J'entends mon frère et nous allons savoir
Si...

GERFEUIL.

Dans mon cabinet je vais le recevoir;
Je connais les égards... Il ne conviendrait guères
De parler devant vous de procès et d'affaires.

Mad. de SURVILLE.

Vraiment, vous manqueriez à la civilité.
Comment! prendre avec moi pareille liberté?
D'objets intéressans causer en ma présence,
Cela serait affreux; et c'est par déférence
Que l'amitié m'exclut de ce grave entretien?

(*Elle entre chez elle.*)

SCENE XV.

FRANVAL, VICTOR, GERFEUIL.

GERFEUIL.

Monsieur veut-il passer?...

FRANVAL, *il s'assied.*

Non pas; je suis très-bien.
Votre affaire est finie, on a du vous l'écrire;
Si vous étiez venu quand je vous l'ai fait dire,
Nous pourrions dans vos bois chasser dès aujourd'hui.

GERFEUIL.

Quoi, le ministre aurait...

FRANVAL.

Je suis content de lui.

Mais très-content, ma foi !

GERFEUIL.

Monsieur, je suis sensible....
Mais en si peu de tems comment est-il possible.
Que vous ayez vaincu les difficultés...

FRANVAL.

Bon !
C'est que je m'y suis pris de la bonne façon.
La chance était pour nous, c'était jour d'audience:
J'entre...

GERFEUIL, *le regardant de la tête aux pieds.*

Dans cet état ?

FRANVAL.

Je suis très-bien, je pense;
Et j'ai trouvé partout des visages rians;
Preuve que de me voir ils étaient fort contens:
La salle était remplie, on m'éloignait sans cesse;
Mais sans plus de façon, moi, j'ai fendu la presse,
Et tout droit à mon homme enfin je suis venu;
Il s'approche de moi dès qu'il m'a reconnu,
Et comme de raison, avant tout, je l'embrasse.

GERFEUIL.

Vous l'embrassez ?

FRANVAL.

D'abord; après quoi sans préface
Je viens, lui dis-je, ici pour ce pauvre Gerfeuil.

GERFEUIL, *avec humeur.*

Ce pauvre !

VICTOR, *à part.*

Du cousin il va blesser l'orgueil,
Fort bien.

GERFEUIL.

Vous pouviez mieux choisir votre épithète

FRANVAL.

Ma foi, je ne vois pas la faute que j'ai faite,

Et, ne vous en déplaise, en reclamant son bien
On ne dis pas aux gens qu'on n'a besoin de rien.
Quoiqu'il en soit, mon cher, j'ai de votre détresse
Fait un tableau...

VICTOR.

J'étais présent, et je confesse,
Qu'en votre nom, monsieur parlait si bien, si haut,
Que pas un des témoins n'a dû perdre un seul mot.

FRANVAL.

J'ai tant fait par mon zèle et par mon éloquence
Que, sans désemparer, sans quitter l'audience,
Du ministre, pour vous, j'avais tout obtenu.

GERFEUIL.

Oui, je vois clairement que vous m'avez perdu.

FRANVAL.

Eh mais? quand je vous dis que l'on va tout vous rendre.

GERFEUIL.

Vous m'avez affiché par un pareil esclandre;
Et, grace à vos discours, aux yeux de tout Paris
Ma personne et mon bien se trouvent compromis.

FRANVAL.

Comment?

GERFEUIL.

Faire en mon nom une telle équipée!
Se présenter ainsi sans bourse, sans épée!
Embrasser un ministre, et dans tous vos écarts
Me mettre de moitié?... C'est manquer aux égards...

FRANVAL, *avec un mouvement d'impatience.*

Ah! ça, mon cher monsieur, dites-moi, je vous prie,
Vous prend-elle souvent cette étrange lubie?
On met à vous servir les soins les plus pressans,
Et c'est ainsi qu'après vous recevez les gens!

GERFEUIL.

Je rends grace au motif; monsieur, qui vous anime,
Mais à tout autre bien je préfère l'estime,

La réputation.

FRANVAL.

Je pense comme vous.

GERFEUIL.

De son honneur chacun doit se montrer jaloux.
Et pour que sur ce pied partout on vous renomme,
Il faut être homme-honnête.

FRANVAL.

Il faut être honnête homme.

GERFEUIL.

Qui ne l'est pas ?

FRANVAL.

Ma foi, j'aurai plutôt fini ;
Si vous voulez savoir ceux que j'appelle ainsi ;
Au tems où nous vivons le ciel en est avare.

GERFEUIL.

Le bien vivre est commun, le savoir vivre est rare.

FRANVAL.

Parbleu, je le voudrais, nous y gagnerions tous ;
Et dans votre Paris on verrait moins de fous
Se croyant dans l'état d'une grande importance,
Pour savoir comme il faut faire la révérence.
On ne confondrait pas, comme on fait tous les jours,
Les bonnes actions avec les beaux discours ;
On saurait préférer une honnête rudesse
A ces déhors plâtrés qu'on nomme politesse,
Et qui souvent d'un fat couvrant la nullité
Usurpent les égards dus à la probité.

GERFEUIL.

Vous ne prétendez pas, monsieur, me faire entendre...

FRANVAL.

Je prétends que de vous j'avais le droit d'attendre

Quand je vous reuds service un compliment plus doux;
Si vous êtes fâché, ma foi, tant pis pour vous.

VICTOR, *à part, à Franval qui entre chez Mad. de Surville.*
Daignez parler pour moi.

FRANVAL, *à part, à Victor.*
Compte sur ma promesse.
(*En sortant.*)
A quel homme, bon dieu! veut-on donner ma nièce?

SCENE XVI.

VICTOR, GFRFEUIL.

GERFEUIL.

La Fontaine a raison, mieux vaut un ennemi,
Tout dangereux qu'il est, qu'un mal adroit ami.

VICTOR, *à part.*
Ah! le cher cousin veut m'enlever ma maîtresse:
Il écrit contre moi; voyons par quelle adresse...
(*haut.*) Il a voulu bien faire.

GERFEUIL.
Et cela m'est égal;
Ce qu'il voulait est bien, ce qu'il a fait est mal.
Ces gens-là se croiront des modèles à suivre!
Ils savent obliger et ne savent pas vivre.

VICTOR.
Je n'ai point oublié vos dernières leçons,
Et je viens sur un point vous consulter.

GERFEUIL.
Voyons.

VICTOR.
Vous avez entendu parler du mariage
Qu'on me propose?

GERFEUIL.

Oui.

VICTOR.

J'ai pensé que l'usage,
Dont je ne prétends plus braver l'autorité,
Exigeait de ma part une formalité;
Que sous tous les rapports, il était convenable
Que j'allasse prier un parent respectable
De demander par lettre, au moment de finir,
La main de la personne à qui je dois m'unir.

GERFEUIL.

Cette marche est la seule, et j'en fais mon affaire:
J'écrirai, comptez-y, mon cousin.

VICTOR.

A la mère?

GERFEUIL.

A qui donc?

VICTOR.

La famille est assemblée.

GERFEUIL.

Eh bien!
(*il regarde à sa montre.*)
Voyons si j'ai le tems. Oui, vraiment. (*il va à son bureau.*)

VICTOR, *à part.*

Je le tien.
La preuve qu'il me faut, c'est lui qui l'administre.

GERFEUIL, *à son bureau, choisissant le papier.*

Dans ce cas on écrit sur papier à ministre.
(*écrivant.*) (*à Victor, lui montrant la lettre.*)
Madame!... Examinez....

VICTOR.

On vient de m'avertir
Qu'un rival en secret, voulant me desservir,
Par de méchans rapports a prévenu la mère.
Il a dit que j'avais une tête légère,

Que j'étais inconstant, quelque chose de plus;
Il sera bon, je crois, d'insister là dessus,
Et de me disculper par votre témoignage.

GERFEUIL, *écrivant.*

Je le dois.... Par respect pour le sexe et pour l'âge,
Je laisse tout ce blanc... et je commence... là.

(*Il lui montre toutes les distances sur le papier.*)

VICTOR.

Que vous êtes heureux de savoir tout cela!

GERFEUIL.

Ce sont autant de lois que l'on doit se prescrire,
C'est là qu'on reconnaît l'homme qui sait écrire.

VICTOR.

Votre exemple pour moi ne sera pas perdu.
J'écoute et je retiens: si j'ai bien entendu,
Je vois d'abord qu'il faut bien mesurer sa marge,
Employer un papier plus étroit ou plus large,
Et placer à propos, dans les différens cas,
Telle ou telle formule ou plus haut ou plus bas.

GERFEUIL, *parlant et écrivant.*

Il est encore un point qu'il ne faut pas omettre;
C'est de savoir plier et cacheter sa lettre,
Suivant la qualité, l'âge et l'état des gens;
Mais cela ne s'acquiert qu'avec beaucoup de tems;
Avec un tact parfait que l'art seul développe
Je juge d'une lettre en voyant l'enveloppe.
Voilà ce que j'écris... (*Il se lève et remet la lettre à Victor*)
Dubois!... (*Il appelle.*)

VICTOR, *à part.*

Bien!.. on pourrait...

DUBOIS, *entrant.*

Monsieur!

GERFEUIL.

Une bougie, et dans mon cabinet
Mon cachet de famille. [*Dubois sort.*]

VICTOR, *avec préoccupation et paraissant tourmenté du desir de se sauver avec la lettre qu'il tient.*

En vérité, j'admire
Comment à tant de soins votre esprit peut suffire.
Et s'occuper ainsi du plus petit détail.

GERFEUIL.

Depuis plus de dix ans je prépare un travail
Dont l'ensemble exigeait des recherches immenses;
Il est intitulé : *Traité des Convenances.*
Dans ce traité je prends l'homme dans son berceau,
Et ne le quitte point même dans le tombeau;
Car la mort entre aussi dans le plan de l'ouvrage;
Et je finis par là.

VICTOR.

Mais, c'est assez l'usage.
Ainsi donc votre livre a prévu tous les cas?
Par exemple, apprend-il à sortir d'embarras,
Lorsqu'aux mains d'un fâcheux, que pourtant on révère,
En toute bienséance on voudrait se soustraire?

GERFEUIL.

C'est mon chapitre cinq.

VICTOR.

Ah! voyons, s'il vous plaît.

GERFEUIL.

D'abord très-poliment on prend un air distrait:
On brise l'entretien dont la longueur nous gêne,
Par quelques demi-mots qu'on articule à peine.

VICTOR.

Ah!.. oui...

GERFEUIL.

Vous faites voir dans tous vos mouvemens
Le desir de sortir. (*regardant Victor qui veut s'en aller.*)
C'est bien cela.

VICTOR.

J'entends.

GERFEUIL.

Puis on tire sa montre... [*Victor tire la sienne et regarde l'heure avec la plus visible inquiétude.*]

[*à Victor.*] Avec plus de mystère,

On fait tout en parlant quelques pas en arrière,

[*Victor recule du côté de la porte de Mad. de Surville.*]

Puis auprès de la porte on s'arrête un moment.

[*Gerfeuil est auprès de la porte du milieu.*]

On l'ouvre à petit bruit... [*Victor ouvre la porte de ces dames.*] Et très-profondément

[*Gerfeuil donnant en même tems l'exemple et la leçon, salue jusqu'à terre.*]

On salue... après quoi l'on sort en prenant garde....

(*Pendant que Gerfeuil s'incline, Victor se glisse, sans être vu, dans l'appartement de Madame de Surville, et dans le même moment Dubois sort avec une bougie, et prenant pour lui le salut de son maître, il le lui rend.*)

SCENE XVII.

DUBOIS, GERFEUIL.

GERFEUIL.

Que faites-vous là ?

DUBOIS, *une bougie à la main.*

Moi, monsieur ? je vous regarde.

GERFEUIL.

Victor où donc est-il ?

DUBOIS.

Eh ! mais, je n'en sais rien.

GERFEUIL.

Voyez cet étourdi ! je le reconnais bien ;

Avant de la fermer il emporte sa lettre.

(*A Dubois.*)

Avez-vous préparé l'habit que je dois mettre ?

DUBOIS.

Oui, Monsieur, tout est prêt ; mais je suis incertain,
Sur la boëte et les gants.

GERFEUIL.

Il faut être bien fin,
Les mêmes que je prends en toilette habillée.

DUBOIS.

Ah ! j'entends.

GERFEUIL.

Les gants blancs et la boëte émaillée.
Faites entrer mes gens, je veux voir par mes yeux....
(*Dubois fait entrer les laquais que Gerfeuil examine.*)
Quoi cet homme est sans bourse ?

DUBOIS.

Il n'a pas de cheveux.

GERFEUIL.

Eh bien, à son habit qu'on la lui fasse coudre.
Monsieur Dubois, pourquoi cet autre est-il sans poudre ?

DUBOIS.

Il est entré d'hier.

GERFEUIL.

D'hier il doit savoir
Qu'en cet état chez moi je ne veux pas le voir.
(*Aux laquais.*)
Allez m'attendre [*à Dubois*] et vous, venez que l'on m'habille.

[*Il sort, et Dubois le suit.*)

SCENE XVIII.

VICTOR, FRANVAL, ADELE, Mad. de SURVILLE.

Mad. de SURVILLE (*la lettre de Gerfeuil à la main.*)

Quoi ! ce n'est pas pour lui qu'il demande ma fille ?
Il m'offre son cousin !

FRANVAL.

Ma foi, tant mieux, ma sœur !
J'aime ce cher Victor, c'est un fameux chasseur.
Mais ton Gerfeuil, voist-tu, n'est qu'une pauvre espèce,
Qui vous parle toujours d'égards, de politesse,
Dont le cœur sec et froid est pauvre en sentimens,
Et qui se connait mieux en bon ton qu'en bon sens.

Mad. DE SURVILLE.

Soit ; mais sa lettre enfin ne me paraît pas claire ;
Je sais bien ce qu'il pense, il m'écrit le contraire.

FRANVAL.

C'est peut-être l'usage ; et je vois tous les jours
Des gens dont les écrits démentent les discours.

VICTOR.

Daignez à mon amour accorder, je vous prie,
Un aveu d'où dépend le bonheur de ma vie ;
J'ose même ajouter, en consultant ses yeux,
Qu'Adel s'intéresse au succès de mes vœux.

Mad. DE SURVILLE.

Ma fille, est-il bien vrai ?

ADELE.

Maman, je le confesse,
Mon cœur voudrait pouvoir répondre à sa tendresse ;

Mais comme tous mes vœux par vous me sont dictés,
Je l'aimerai beaucoup si vous le permettez.

FRANVAL.

Permets vite, ma sœur.

Mad. DE SURVILLE.

Attendons, je vous prie.

FRANVAL.

Eh, quoi? que ton Gerfeuil vienne en cérémonie
Te dire avec respect, d'un ton bien empesé,
Qu'à l'hymen de ta fille il n'a jamais pensé:
Nous le savons déjà.

VICTOR.

Madame!...

FRANVAL.

Allons, ma chère,
Par un oui, bien distinct, terminer cette affaire.
Notre Victor sera bon mari, c'est certain.
Et ton Gerfeuil n'est fait que pour être parrain!
Il est plus riche, soit. De mon bien je suis libre,
Et je puis entre eux deux rétablir l'équilibre:
C'est dit, n'est-il pas vrai?

Mad. de SURVILLE.

Puisqu'il en est ainsi,
Et que Gerfeuil parait le désirer aussi;
Qu'à son cousin lui-même, il a rendu justice....

SCENE XIX et dernière.

VICTOR, FRANVAL, ADÈLE, Mad. de SURVILLE, GERFEUIL *habillé en cérémonie, suivi de ses laquais portant des présents.*

GERFEUIL.

Je ne pouvais choisir un moment plus propice
Au dessein qui m'amène.

ADELE, *à Victor, à part.*

Il va tout découvrir.

GERFEUIL.

A mon calendrier je viens de recourir:
Du deuil que vous portez, j'ai constaté la date;
Rien n'empêche aujourd'hui que mon ardeur n'éclate.
(*A Adèle.*)
Je puis, Mademoiselle, aux yeux de vos parens,
Donner un libre essor à tous mes sentimens,
Vous peindre mon amour...

FRANVAL.

Que diable veut-il dire?

Mad. de SURVILLE.

Pour un autre, à l'instant, vous venez de m'écrire?

GERFEUIL.

Qui! moi, madame?

Mad. de SURVILLE, *lui montrant la lettre.*

Eh mais! j'en ai la preuve en main.

GERFEUIL.

Quoi, cette lettre était pour vous?

VICTOR.

Oui, mon cousin.

GERFEUIL, *à Mad. de Surville.*
Elle vous fut remise ouverte et sans adresse:
Vous ne m'accusez pas de cette impolitesse,
J'espère: sans entrer en explication,
(*à Victor.*)
Monsieur doit bien savoir que mon intention...

VICTOR.
Était de me servir: eh bien! elle est remplie.

FRANVAL.
Oui, notre choix est fait.

GERFEUIL.
Doucement, je vous prie;
Avant de prononcer, il convient de savoir
Si maintenant ce choix est en votre pouvoir.

FRANVAL.
Qu'entendez-vous par là?

GERFEUIL.
De l'aveu de madame.
A sa fille je viens de déclarer ma flâme,
Et cet acte public est un engagement.
Qu'on ne rompt pas, monsieur aussi légèrement.

FRANVAL.
Le scrupule est nouveau!

GERFEUIL.
Sur l'usage il se fonde;
Que voulez-vous enfin qu'on dise dans le monde?...

FRANVAL.
Eh, parbleu! l'on dira, mon cher; qu'entre vous deux
Adèle a préféré le plus jeune au plus vieux.

GERFEUIL.
Mais vous devez sentir toutes les conséquences....

Mad. de SURVILLE, *à Gerfeuil.*
Vous cherchez dans l'hymen sur-tout les convenances;

Mais c'en est une aussi que le rapport des cœurs,
De l'âge, des plaisirs, des goûts et des humeurs ;
Vous ne la trouviez pas en épousant ma fille.
Sans être son mari, soyez de la famille,
Et nous gagnerons tous à cet arrangement.

VICTOR.

Donnez à mon bonheur votre consentement.

GERFEUIL.

Si je le refusais, j'apprends à vous connaître,
Vous vous en passeriez.

FRANVAL.

Cela pourrait bien être.

GERFEUIL.

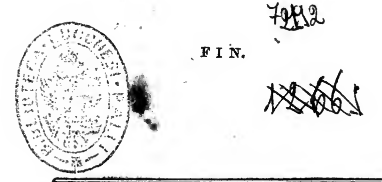
Ainsi, pour éviter un éclat scandaleux,
J'abandonne mes droits.

FRANVAL.

Rien de plus généreux.

GERFEUIL.

Et je prouve par là qu'en toutes circonstances,
Il est un guide sûr, l'amour.... des convenances.



FIN.

De l'Imprimerie de P. NOUHAUD, rue du Petit-Carreau, N.° 32, cour Lanoi et passage de l'Etoile.

Extrait du Catalogue des Livres d'assortiment qui se trouvent chez BARBA, Libraire, au Palais-Royal, galerie derrière le Théâtre - Français, n.° 51.

Ouvrages de madame De Genlis.

Adèle et Théodore, 4 v. in-12. 10 f.
Annales de la Vertu, 5 v. in-12 10 f. 50 c.
Le Siége de la Rochelle, 2 v. in-12. 5 f.
Sainclair, in-18. 1 f.
Les Chevaliers du Cygne, 3 v in-12. 7 f. 50 c.
Le comte de Corke, 2 v. in-12. 5 f. 60 c.
Discours moraux, in-8. 4 f.
La duchesse de la Vallière, 2 v. in-12. 4 f.
Herbier moral, ou Recueil de Fables nouvelles, in-12. 2 f.
Leçons d'une Gouvernante, 2 v. in-8. 10 f.
Mademoiselle de Clermont, in 18. 1 f. 20 c.
Les Mères rivales, 4 v. in-12. 7 f. 50 c.
Les Monumens religieux, ou Description des Monumens religieux, in 8. 3 f. 60 c.
Nouvelle méthode d'enseignement pour la première enfance, in-12. 2 f. 50 c.
Nouveaux contes moraux, et Nouvelles historiques, 6 v. in-12. 15 f.
Nouvelles Heures cacholiques à l'usage de l'enfauce, in-18. 1 f. 20 c.
Petit La Bruyère, in-12. 2 f. 50 c.
Les petits Emigrés, ou Correspondance de quelques enfans, 2 v. in-12. 5 f.
La Philosophie chrétienne, in-12. 2 f.
Souvenirs de Félicie L**, in-12. 2 f 50 c.
La suite des Souvenirs de Félicie, in-12. 2 f. 50 c.
Théâtre de société, 2 v. in-12. 5 f.
Les Veillées du Château, 3 v. in-12. 7 f. 50 c.
Les Vœux téméraires, ou l'Enthousiasme, 3 v. in-12. 5 f.
Alphonsine, ou la Tendresse maternelle, 3 v. in-12. 9 f.
Madame de Maintenon, 2 v. in-12. 4 f.

OEuvres de J. Delille.

Les Jardins, ou l'Art d'embellir les paysages, in-18, papier fin gr. raisin, 4 fig. 3 f. 50 c.
L'Homme des Champs, ou les Géorgiques françaises, in-18, pap. fin gr. raisin, 4 fig. 3 f. 50 c.
Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme, in-18, pap. fin gr.-raisin, fig. 1 f. 50 c.
La Pitié, poëme en quatre chants, in-18, pap. fin gr.-raisin, 1 fig. 2 f. 50 c.
Poésies fugitives, in-18, pap. fin grand-raisin, fig. 3 f.
Les Géorgiques de Virgile, in-18, pap. fin gr.-raisin, 5 fig. 3 f. 50 c.
L'Enéide, traduite en vers français, avec des remarques sur les beautés du texte, in-18, avec le texte, 4 gr. vol. pap. fin grand-raisin, 4 fig. 14 f.
Le Paradis perdu de Milton, trad. en vers franç., avec les remarques d'Addissou, in-18, sans le texte, pap. fin gr. raisin, 3 fig. 10 f.
L'Imagination, poëme en 8 chants, 2 v. in-18, pap. fin, gr. raisin, 2 fig. 7 f.

a

OEUVRES DE PIGAULT, 44 vol. in-12. 84 fr.

Cuisinier (le) Impérial, ou l'Art de faire la cuisine et la Pâtisserie pour toutes les fortunes, avec la manière de servir une table depuis vingt jusqu'à soixante couverts; troisieme édition, revue et corrigée par l'auteur, augmentée d'un grand nombre d'articles, concernant l'office, et suivie d'une table plus éteudue et mieux ordonnée que la première, par A Viard, homme de bouche, in-8. 6 f.

Le Secrétaire de la Cour Impériale, ou Modèles de Placets, Pétitions et Lettres adressés à l'Empereur, à l'Impératrice, aux membres de la famille Impér., aux grands dignitaires, aux ministres, au grand-juge, aux maréchaux d'empire, aux sénateurs, etc., etc. Précédé d'une notice sur l'étiquette, et suivi de modèles de lettres sur divers sujets. 1 vol. in-12. 2 fr.

Nouveau Savant de Société, divisé en deux parties, la première contenant tous les jeux de société, la seconde un recueil de cent dix tours; par M. de Cœur-Joly, auteur du Nouveau Comus, 2 gros vol. in-12, ornés de 13 figures. 6 fr.

Histoire de Napoléon I.er, Empereur des Français, depuis sa naissance jusqu'à la paix de Tilsitt, 5 vol. in-12, ornés des Portraits de Leurs Majestés impériales et royales. 15 fr.

Amour et Scrupule, 4 vol. in-12. 8 fr.

Dictionnaire abrégé des Mythologies de tous les peuples policés ou barbares, tant anciens que modernes, augmenté d'un nombre considérable d'articles concernant les divinités et les cérémonies du culte public des Persans, des Scandinaves, des Borrussiens ou anciens Prussiens, des Celtes, des Gaulois, des Japonois, des Chinois, des Tartares, etc., qui ne se rencontrent dans aucun autre abrégé des Mythologies; 2 gros vol. in-18, imprimés sur grand-raisin. 6 f.

La Navigation, poëme en six chants, par J. Esmenard, deuxième édition, in-18, 2 fig. 6 f.
Vélin. 14 f.

Le Printemps d'un Proscrit, poëme en trois chants, précédé d'une dissertation sur l'origine et le caractère distinctif de la poésie descriptive, et suivi de plusieurs lettres sur la Pitié, adressées à M. Delille par M. Michaud; quatrième édition, considérablement augmentée, petit in-8. pap. vél. cart. fig. 6 f.

OEuvres de J. Berchoux.

La Danse, ou les Dieux de l'Opéra, poëme héroï-comique en six chants, in-8. grand-raisin fin, fig. 5 f.

La Gastronomie, ou l'Homme des Champs à table, poëme didactique en quatre chants, orné de jolies figures, grand raisin fin, 4 fig. 3 f. 50 c.

OEuvres de madame Cottin.

Elisabeth, ou les Exilés de Sibérie, 2 v. in-12. 4 f.
Amélie Mansfield, 3 v. in-12. 6 f.
Claire d'Albe, in-12. 2 f. 50 c.
Malvina, 3 v. in-12. 6 f.
Mathilde, mémoires tirés de l'histoire des croisades, 6 v. in-12. 12 f.